

## *Sur la jeunesse*

Notre société en général, et notre symposium en particulier, entretiennent avec ce qu'on appelle « la jeunesse » un rapport paradoxal. Ici et maintenant, dans nos débats, ce paradoxe est assumé, mais, s'agissant de notre inconscient collectif, je ne suis pas sûr qu'on puisse en dire autant. De quel paradoxe, cependant, suis-je en train de parler ? Eh bien, nous sommes là pour parler de la jeunesse. Pour ce faire, et par sondage interposé, nous avons d'abord donné la parole aux jeunes ; nous avons donc écouté la jeunesse. Fort bien. Mais notre souci, dès lors que nous posons la question des valeurs présentes et à venir, n'est pas seulement d'écouter mais aussi de parler à notre tour. Il n'est pas seulement de nous informer sur ce qu'est la jeunesse, mais bien d'informer, voire de former la jeunesse. Notre propos n'est pas uniquement descriptif, mais aussi normatif un tant soit peu. À quoi bon proférer le mot de valeur, à quoi bon décrire des valeurs et gloser sur elles, sinon pour les discuter, les trier, en élire, les rejeter ou les assumer ? Vous me remontrerez peut-être que l'attitude descriptive n'exclut pas la tâche normative, mais simplement l'éclaire. Dans un premier temps nous écoutons ce que nous dit la jeunesse, nous nous informons sur ses valeurs, et dans un second temps, sur cette base, nous réfléchissons aux valeurs qui demain pourraient être les siennes, donc celles de la société tout entière. Après tout, une société qui écoute sa jeunesse avant de lui parler ne fait-elle pas montre d'une civilité de bon aloi, et d'un sens bienvenu du dialogue ?

Certes. Mais pourtant, vous le savez bien, une société qui écoute sa jeunesse avant de lui parler, cela ne laisse pas d'être un phénomène remarquable, et remarquablement troublant ; un phénomène dont seul, d'ailleurs, l'Occident moderne offre

l'exemple ; les sociétés non occidentales, pour autant, n'étaient pas nécessairement inciviles, brutales et barbares. Si d'ailleurs elles n'écoutaient pas leur jeunesse avant de lui parler, ce n'était pas seulement parce que les détenteurs de la sagesse et du savoir n'avaient pas à s'informer de la sagesse et du savoir auprès de ceux-là mêmes qu'ils formaient. C'était aussi pour la bonne raison que « la jeunesse » était pour elles une entité dépourvue de substance. « La jeunesse », il faut s'en souvenir, n'a pas toujours existé. Bien sûr, toutes les sociétés et toutes les civilisations ont reconnu que la vie traversait différents âges, auxquels on accédait au travers de différents rites de passage.

[...]

Il faut toujours se rappeler que la belle jeunesse n'est pas belle à ses propres yeux. Il suffit de vous rappeler quelle image vous aviez de vous-même quand vous étiez enfant ou adolescent. Vous ne vous trouviez pas beau, et vous n'aviez guère l'impression que tout vous était possible. Si jamais vous aviez cette impression, vous en conceviez alors de l'inquiétude ou de l'angoisse. Les vertus de la jeunesse ne sont pas les vertus des jeunes, et ne les habitent que symboliquement, à nos yeux d'adultes. Les jeunes attendent de nous autre chose que la contemplation philosophique de leurs possibles. Ils ne peuvent guère aimer que nous feignions d'entendre, dans leur appel aux valeurs, la voix même de la valeur.

\*

La génération des adultes fantasme dans la génération nouvelle une forme d'autonomie qu'effectivement elle n'a pas ; une autonomie toute-puissante, toute mystérieuse et toute magique. Nous voudrions voir dans notre jeunesse non pas un

âge en quête d'autonomie et de liberté, mais cette liberté même, cette autonomie même, que nous ne parvenons plus à assumer pour notre compte. Pour chasser ses angoisses d'avoir à décider du monde et de l'avenir, notre société s'aliène alors dans sa jeunesse comme elle s'aliène dans ses machines. Elle accorde à la jeunesse une vérité que la jeunesse ne peut détenir, précisément parce qu'elle est jeunesse. L'autonomie, les savoirs et les pouvoirs ne s'acquièrent et ne se conquièrent que lentement. Ils sont précisément le fait de l'âge adulte. Au contraire des machines, la jeunesse, un jour, sera autonome, parce qu'elle sera adulte, mais pourvu que nous lui permettions de le devenir, au lieu de nous figer de stupeur admirative devant la divinité qu'elle n'est pas.

Au fond, notre société considère la jeunesse non dans ce qu'elle est pour elle-même, mais dans ce qu'elle est pour les adultes. Elle adore alors dans la jeunesse une image, un symbole, un rêve, une Idée platonicienne, plutôt qu'elle ne considère une réalité. Je ne dis pas que cela soit nécessairement un mal. Il est normal, il est bénéfique et même indispensable que le monde adulte se laisse enrichir par l'Idée de la jeunesse. Le mal commence quand on confond entièrement cette idée de la jeunesse avec la réalité des jeunes, et quand on s'aliène dans cette idée au point de s'y soumettre tout entiers et d'y sacrifier notre propre autonomie.

Ne suis-je pas en train de négliger, cependant, une valeur ou un ensemble de valeurs réellement spécifiques à la jeunesse, et que la jeunesse ressent et revendique comme les siennes ; des valeurs qui n'ont rien à voir avec des Idées platoniciennes ? Je veux parler de l'enthousiasme, de la foi, de l'idéalisme, de l'élan sans restriction, bref, du pouvoir de croire. Même aujourd'hui, où les possibles professionnels sont dramatiquement restreints

pour un jeune, n'est-il pas vrai que celui-ci, malgré tout, se sent tout habité par une puissance de possible, un pouvoir de croire que rien ne peut anéantir ? Un tel pouvoir n'est-il pas digne que nous nous en inspirions, nous autres adultes rassis ? Et sur ce terrain, n'est-ce pas à juste titre que nous nous mettons à l'écoute des jeunes ?

Je n'en suis pas sûr. Non qu'il faille tenir le discours désabusé de tant d'adultes, qui haussent les épaules en attribuant les enthousiasmes de la jeunesse à son ignorance des réalités et des pesanteurs du monde. « Quand tu auras vécu, tu comprendras ». Il est triste et même honteux qu'on puisse considérer l'enthousiasme et le pouvoir de croire comme une vertu jeune, comme si la connaissance de la vie et du monde devait forcément tuer cet élan juvénile. Cependant il est non moins triste, et parfois dangereux, d'adorer ce pouvoir chez les jeunes, de l'adorer comme tel, car il faut bien le dire, l'enthousiasme et le pouvoir de croire, à eux seuls, ne sont pas des vertus. Ils sont en somme la conscience subjective, aiguë, des possibles humains. La jeunesse est un possible, et dans une certaine mesure elle se sent un possible. Mais dans les possibles il faut encore choisir, et je n'ai pas besoin de rappeler l'usage que les dictatures et les sectes de tout ordre peuvent faire de l'enthousiasme et du pouvoir de croire, chez les jeunes et les moins jeunes. S'il est une tâche nécessaire, extrêmement difficile, extrêmement exaltante, la seule tâche vraiment exaltante peut-être, sur cette terre, c'est bien d'éclairer l'enthousiasme sans le tuer, ce qui revient à dire : discerner les possibles humains qui sont bons pour l'humanité, sans pour autant perdre le sens du possible. Faire que nous ne soyons pas pris, et les jeunes avec nous, entre des enthousiasmes meurtriers et des dépressions suicidaires. Entre l'illusion dangereuse et la désillusion désespérée.

Le paradoxe est que ce que nous croyons admirer chez les jeunes, à savoir une mystérieuse et toute-puissante autonomie de jugement, un mystérieux pouvoir sur l'avenir, c'est précisément ce que les jeunes n'ont pas sans nous et ne peuvent avoir sans nous. Car l'autonomie du jugement et le pouvoir sur l'avenir, si tant est qu'on puisse les détenir, sont des qualités adultes. Ce sont même les qualités par lesquelles l'adulte va rester fidèle à sa propre jeunesse, et rendre justice à cette vérité de l'homme comme possibilité, telle que les jeunes la lui rappellent et la lui rappelleront, par leur seule existence, jusqu'à sa mort.

Lorsqu'on évoque l'univers des ordinateurs ou d'Internet, on redoute souvent que, se reposant sur une mémoire-prothèse, une mémoire externe, l'homme, et surtout l'enfant ou l'adolescent, laisse s'atrophier sa mémoire personnelle, et consulte son ordinateur au lieu de sa cervelle. Cette crainte est légitime, mais avant de s'inquiéter de l'enfant, il faut s'inquiéter de nous-mêmes. Notre société est en train de conjurer dans les machines sa peur de perdre la mémoire humaine, en train de se décharger sur les machines de la responsabilité de la mémoire, qui n'est pas affaire de mémorisation, mais assimilation de l'expérience humaine, orientée par une vision de l'homme, assumée par des hommes. La vraie mémoire, c'est-à-dire le don d'une génération aux générations suivantes, cette mémoire dont par ailleurs, après les horreurs qu'a connues notre siècle, nous éprouvons violemment la nécessité, nous sommes en train d'en fuir les exigences et d'en perdre les moyens.

S'il est une classe d'âge responsable des valeurs, c'est donc celle des adultes. Reste évidemment à savoir lesquelles. Il est frappant de constater que notre société est habitée par deux

obsessions symétriques et contradictoires. Celle de la jeunesse et celle de la mémoire. Obsessions symétriques, parce que la mémoire de l'histoire et du passé humains, dont on invoque si souvent, et à juste titre, la nécessité, n'a de sens, évidemment, que parce que l'humanité se continue dans les générations nouvelles. Mais obsessions contradictoires parce que si l'on est fixé, tétanisé sur la jeunesse comme nous le sommes, c'est-à-dire dans l'espérance inconsciente qu'elle nous révèle nos valeurs, si d'une certaine manière nous cherchons nos solutions dans l'avenir, nulle raison que nous les y trouvions dans le passé.

Mais il faut bien avouer que notre société invoque la mémoire en même temps qu'elle la fuit dans la quête de la jeunesse. Elle est démunie devant le mystère du temps dans la mesure même où elle travaille illusoirement à abolir le temps. On sait que jamais la mémoire mécanique du monde n'a été si riche et si maniable, mais la mémoire au sens humain, au sens moral du terme, n'en est guère enrichie. Toutes les encyclopédies du monde, et bientôt toutes les bibliothèques du monde seront à la disposition de tout un chacun, et singulièrement des étudiants et des écoliers, sur leur écran d'ordinateur, tandis que tous les événements de tous les coins du monde nous seront co-présents, « en temps réel » je vous prie. Tout cela est parfaitement vrai, magnifiquement amusant et même exaltant, mais, disons-le, parfaitement dérisoire, s'agissant de la question que nous avons à résoudre : comment transmettre à la génération qui vient notre expérience du monde et de l'homme, si nous voulons espérer qu'elle fasse un peu moins mal que nous ?

Je ne voudrais pas me mêler d'un problème que peuvent traiter ici des gens infiniment plus compétents que moi. Mais un mot tout de même, dans la perspective que j'ai choisie, sur Internet et le cybermonde. Ce n'est pas seulement parce que ces

entités nous donnent une illusion de maîtrise, l'illusion qu'on peut posséder le présent et se posséder soi-même sans médiation, qu'elles nous fascinent si souvent. Mais c'est aussi et surtout parce que ces instruments sont la sont la jeunesse même, la jeunesse devenue mécanique. La jeunesse, disions-nous, est le monde du possible, c'est-à-dire de l'ouverture, de la souplesse, de la malléabilité, de l'universalité potentielles. Le cyberspace, en proposant un monde à la fois universel et virtuel, donne forme et consistance apparente à une sorte de réel « jeune », c'est-à-dire un réel où tous les possibles sont présents sans cesser d'être possibles, un monde apparemment habitable dans la durée, mais qui est le pur déploiement du présent, un monde où tout est là, mais sans rien qui pèse ou pose. Le monde virtuel est un monde « jeune » parce que la jeunesse est un monde virtuel. Mais il est inutile de dire que la ressemblance tient du jeu de mots, ou du jeu de choses, et que notre société technicienne, ici, réalise son rêve de jeunesse sous les espèces d'un pur simulacre. Le monde virtuel du cyberspace est l'imitation du monde possible, qui, lui, n'a de sens et de force que parce qu'il finit par se métamorphoser en réel, que parce qu'il est le possible de quelque chose. Le virtuel de l'ordinateur est un miroitement de possibilités articulées mais non hiérarchisés, la matérialisation évanescence et contradictoire d'un possible qui serait demeuré possible. C'est un de ces artefacts par le moyen desquels notre société se fascine elle-même, en croyant à nouveau rencontrer l'Autre, alors qu'elle est menacée de descendre dans un autisme toujours plus profond.

La condition du cybernaute n'est à vrai dire qu'un étrange négatif de la condition humaine, une condition qui pour l'essentiel, c'est-à-dire quant à la réalité du temps, reste inchangée. La condition humaine, aujourd'hui comme hier, est

faite d'incomplétude, d'attente, de souvenirs et de projets, de jeunesse et de vieillesse, de possibles qui sont destinés à mourir, au profit du réel pour quelques-uns— ou du néant pour tous les autres. Et son présent même n'est justement pas l'instantanéité. Le vrai présent humain n'a de sens et de substance que s'il est pétri de passé et de futur, tissé d'expérience et d'espérance.

Mon idée n'est en aucune manière de condamner l'univers de l'ordinateur, ou celui d'Internet qui, comme toutes les inventions techniques, et comme la langue d'Écope, peut servir au meilleur comme au pire. Mais de rappeler que « l'univers jeune », tel qu'il est fabriqué par notre société fascinée par ses propres inventions cybernétiques, propose une temporalité d'artifice, qui ne peut pas faire longtemps illusion face au temps réel, au temps de l'expérience, de la souffrance et de l'espoir.

La jeunesse, Idée platonicienne qui peut à bon droit enrichir les adultes, et qui témoigne avec force que la condition humaine est la condition d'un être essentiellement possible, essentiellement améliorable, condition philosophique dont les jeunes ont eux-mêmes une certaine conscience et même une conscience certaine, la jeunesse ne doit pas être confondue avec les jeunes, c'est-à-dire des êtres humains dont nous, adultes, avons la responsabilité, précisément parce qu'ils sont dans une époque de leur vie où tout n'est pas encore joué. Précisément parce que c'est aux adultes d'actualiser avec discernement le possible et les possibles dont est riche la vie de tout être jeune. Les adultes ont tout à apprendre de la jeunesse mais ils ont tout à apprendre aux jeunes. Ou si vous préférez ils doivent impérativement écouter la jeunesse, mais ils doivent impérativement parler aux jeunes. Non parce qu'ils détiendraient je ne sais quelle supériorité de nature, non parce que ce serait leur droit d'aïnesse, mais bien parce que la



jeunesse, étant l'âge du possible, est aussi l'âge de l'attente, et que cette attente, seul l'âge du réel, c'est-à-dire l'âge adulte, peut la combler.

Il ne s'agit donc décidément pas et il ne s'agira jamais de faire de la jeunesse la valeur suprême — ni, bien sûr, de la rabaisser en tant que telle. La question n'est pas là et ne sera jamais là. La jeunesse n'est pas de l'ordre de la valeur ; elle n'est pas une valeur. À ses propres yeux, dans sa propre conscience, elle est attente de valeurs. Aux yeux des adultes, elle rappelle, si j'ose dire, le devoir de valeur. Elle est un possible, et les adultes sont responsables du réel qu'elle va devenir. Et pour que cette responsabilité ne soit pas purement désespérante, pour que les générations à venir soient éventuellement meilleures que la nôtre, il ne faut pas s'agenouiller devant elles et les écouter comme des oracles qu'elles ne seront jamais. Il faut commencer par leur donner tout ce dont nos esprits sont capables. Si nous voulons que la jeunesse soit plus riche que nous, spirituellement s'entend, il faut commencer par lui offrir nos richesses, et non pas feindre de recevoir à son contact les réponses aux grandes questions de l'existence.

Le destin des jeunes, comme on sait, consiste à cesser rapidement d'être jeunes. Cette seule évidence suffirait à rappeler que « la jeunesse », dès que l'on quitte les altitudes de l'Idée platonicienne pour considérer les destins individuels, est une catégorie perpétuellement erratique, une catégorie fantôme. Il est alors dangereux, pour ne pas dire criminel, de vouer un culte aux jeunes en tant que dépositaires de la « jeunesse ». Car cela signifie que chaque jeune sera jeté bas de son piédestal dès qu'il aura franchi le cap de sa quinzième, sa vingtième ou sa vingt-cinquième année. Que peuvent penser de nous les individus transitoirement jeunes, c'est-à-dire tout le monde, si

nous les adorons pour des vertus qu'ils sont sûrs de perdre en perdant la jeunesse ?

Allez donc vers les jeunes, et vous verrez comment vous serez reçu si vous leur dites avec extase : « Ah, vous nous apprenez tout, vous êtes l'entité la plus précieuse du monde parce que vous êtes vous êtes possibilité suprême. Vous nous donnez votre beauté et votre possibilité ». Au mieux, vous serez reçu dans l'indifférence polie, au pire avec hostilité et mépris.

Si j'en crois Régis Debray, nous vivons aujourd'hui à l'ère de la « vidéosphère », qui serait en train de supplanter définitivement la « logosphère » de jadis et de naguère. En termes moins techniques, nous serions en train de nous bâtir un monde où l'image prime tout, et devient le véhicule privilégié du savoir, par opposition au monde d'hier, où le « logos », c'est-à-dire la parole, était central. Or Debray en tire lui-même des conséquences parfaitement dramatiques, et dramatiquement justes : nous allons, dit-il, vers un nouvel analphabétisme, un analphabétisme en quelque sorte volontaire, dans l'illusion que la « vidéosphère » peut satisfaire tous les besoins de la société et de l'humanité.

Dans ces conditions, ce qui disparaîtrait rapidement de la face de la terre, c'est, entre autres inventions de la modernité, le système ou plutôt l'idéal politique appelé démocratie. Car la démocratie, en effet, n'a de sens que si les citoyens sont instruits et capables par eux-mêmes de juger les problèmes politiques ; que si une pratique minimale de l'écriture et de la lecture lui donnent avec le monde cette distance intelligente qui seule permet le jugement ; que si le nez du citoyen présumé ne pique pas dans le monde comme celui d'un enfant dans l'écran d'un ordinateur. La démocratie n'a d'existence que si l'espace

politique n'est pas aboli. Il faut pour cela que les peuples soient des communautés d'être libres et solidaires, et pas seulement des associations de producteurs et de consommateurs. La démocratie suppose le débat, le dialogue, le discours. Elle suppose qu'on approche le monde avec les nuances et les richesses du langage. De manière plus élémentaire encore, ou plus fondamentale, une démocratie suppose des lois, et l'application de ces lois ; or la loi elle-même, puis l'appréciation de la loi, enfin l'amélioration de la loi selon les principes d'une humanité toujours plus exigeante, c'est encore par le langage qu'elles passent et doivent passer.

Les phénomènes de ce qu'on appelle la « culture jeune » ? Si je crois pourtant que nous en sommes là, ou plutôt, si je crois que nous sommes menacés par ce travers, c'est pour d'autres motifs. Une fois reconnues les raisons intéressées que notre société marchande peut avoir d'aduler sa jeunesse et d'en faire une idole pour mieux l'asservir, il n'en reste pas moins vrai qu'elle ne cesse de l'interroger anxieusement, et de chercher en elle sa propre vérité.

Certes, les valeurs que j'invoque, au premier chef la liberté, donc le déploiement dans le réel de cette possibilité presque infinie qu'est la jeunesse, en vue d'améliorer le monde et ses habitants, ces valeurs ne sont pas éternelles. Elles n'ont même jamais eu force de loi. L'homme les a rarement respectées. Mais en plus, il ne les pas toujours formulées en ces termes. Cependant, ces valeurs ne se donnent pas pour éternelles, précisément parce qu'elles sont prêtes, par définition, à céder le pas à des valeurs meilleures. Comme les jeunes le font à l'égard

des adultes, ces valeurs appellent de nouvelles valeurs ; elles les espèrent, elles les exigent. Ce que les marxistes disaient naguère de leur philosophie : elle ne peut pas être dépassée parce qu'elle inclut en elle-même l'idée du dépassement, on peut le dire à coup sûr de la liberté. Elle ne peut pas être dépassée — mais aussi bien, elle peut l'être toujours et sans cesse, puisqu'elle comprend en elle-même l'idée du dépassement.

Cette vérité, de nos jours, est souvent tombée au triste rang de truc publicitaire :

Comment le fait d'aller à l'école pourrait-il nous faire échapper à la prison des sectes ? En voici un exemple très simple, et qui touche un détail apparemment très marginal de la sinistre odyssée du « Temple solaire ». Je ne pense pas qu'aucun enfant réellement éduqué, aucun jeune réellement instruit, puisse jamais entendre sans rire, si l'on fait abstraction des drames qu'il évoque désormais, le nom même, le simple nom, tintinomimétique, de cette secte meurtrière. De plus, aucun enfant tant soit peu éduqué, aucun jeune tant soit peu instruit dans la liberté ne peut, j'imagine, concevoir l'adoration de l'astre du jour dans un contexte qui ne serait pas, justement, celui d'une histoire pour enfants. Ce détail encore, entre mille : un des gourous de cette secte avait fondé des groupes de réflexion et de méditation nommés groupes « Archédia ». Là, il faut un tout petit peu plus de connaissances étymologiques pour s'assurer que ce mot veut dire, au choix, « début-à-travers » ou « ancien-à-travers », donc exactement rien. Mais il faut peu d'instruction vraie, d'instruction placée sous le signe de la liberté, pour acquérir la simple exigence de se demander et de demander ce que cela pourrait bien vouloir dire, et connaître ainsi, de la bouche des adultes, que c'est du grec de cuisine,

donc du charlatanisme.

Et je renonce à commenter le « mandarom » ou le « messie cosmo-planétaire ». Ce que je veux rappeler ici, sur des exemples élémentaires, c'est la dimension libératrice de l'éducation et de l'instruction les plus élémentaires.

Cette vaine espérance de recueillir notre vérité de la bouche des enfants, c'est la conséquence dégradée de la grande idée que j'ai dite : l'idée du futur, du possible, de la perfectibilité. Notre monde contemporain est tenté par une interprétation paresseuse, ou plutôt angoissée, de cette grande idée : cette idée, ou cette volonté, implique évidemment que les adultes s'engagent de toute leur force dans cette « éducation du genre humain » dont parlait Lessing. Mais pour peu qu'ils perdent cette force ou ce courage, il leur reste, comme une coquille vide, comme un slogan, cette idée que la jeunesse est une valeur. Nous nous tournons alors vers cette jeunesse, attendant qu'elle nous réchauffe au soleil de sa valeur présumée.

\*

Et si ce n'est pas la trahison qui nous menace, c'est au moins le contresens.

À cet égard, le rapport que nous entretenons (ou que nous sommes tentés d'entretenir) avec notre jeunesse rappelle curieusement, horrible dictu, celui que nous instaurons avec nos ordinateurs et notre univers cybernétique. Dans l'un et l'autre cas, nous cherchons notre maître, comme fait un chien perdu, affolé de soumission. Voilà quelques mois, les journaux

étaient pleins du combat que Garry Kasparov, champion du monde d'échecs, menait contre un ordinateur. On sait que l'Homme (avec la majuscule) a fini par vaincre la Machine (avec une majuscule d'égale dignité). Les journaux nous annoncèrent alors avec une délectation fascinée, un fatalisme triomphant, que cette victoire ne serait qu'une rémission. Le jour approche, clamaient-ils, où l'Homme, définitivement, sera terrassé par la Machine. Manifestement, ce que veulent nos fantasmes collectifs, c'est vivre enfin dans la réalité l'histoire de l'apprenti-sorcier, telle que la raconte Goethe dans son fameux poème, telle qu'elle a été si souvent imaginée dans les romans fantastiques : la prise de pouvoir de la Machine, ou, si l'on préfère, sa prise d'esprit et d'âme.

Dans le fameux poème de Goethe, cependant, l'homme redoute que l'objet devienne autonome et finisse par maîtriser celui qui le maîtrise. L'idée que l'objet va exercer librement, et contre l'homme, sa propre volonté, est une idée terrifiante. En revanche, et telle est l'étrangeté de notre société contemporaine, nous sommes des apprentis-sorciers qui ne redoutent pas mais qui espèrent que leur balai va devenir autonome, revendiquer une âme, et si possible nous donner des ordres. Il s'agit pour nous de décréter que nous assistons au combat de l'Homme contre la Machine, mais de constater ensuite, avec un frisson de servilité comblée, que la Machine gagne, et va pouvoir nous remplacer avantageusement dans la tâche de penser. Bref, nous espérons avoir créé une Machine qui nous dispense enfin de notre liberté, donc de nos angoisses. Nous attendons son avènement comme nous attendons que débarquent enfin les extraterrestres — et comme nous attendons que les Jeunes nous disent enfin ce que nous sommes.

Vous m'avez bien compris : je n'entends pas insinuer que la génération montante a le même statut que nos machines, au

sens où nous lui attribuerions à tort une autonomie, une conscience et une âme dont elle serait privée. Mais je dis que notre société, dans un geste aussi pathétique que dangereux, projette sur sa jeunesse les mêmes fantasmes que sur ses machines, ou sur les petits hommes verts. Elle fait de la jeunesse la détentrice des pouvoirs dont elle ne veut plus, la clé d'un destin qu'elle est angoissée d'assumer.

\*

Hannah Arendt le disait d'une manière un peu provocante, lorsqu'elle écrivait : « C'est justement pour préserver ce qui est neuf et révolutionnaire dans chaque enfant que l'éducation doit être conservatrice » (*La crise de la culture*, p. 247). En d'autres termes : c'est justement pour préserver dans le futur adulte la puissance de possible et d'avenir qui est celle de la jeunesse, qu'il faut lui proposer (et, quand il est tout jeune, lui imposer) toute la richesse du passé. C'est justement pour donner une chance à l'inouï qu'il faut apporter à l'enfant toute la mémoire du monde. C'est justement pour qu'il soit — peut-être — plus humain que nous, qu'il faut sans relâche lui parler d'humanité.

Elle est devenue aujourd'hui lieu commun, cette découverte bouleversante que, de tous les petits d'animaux, le petit d'homme est celui qui se trouve le plus démuné, le moins formé, le moins achevé à sa naissance — donc le plus riche de possibles. Il est devenu banal de raconter, pour en témoigner a contrario, l'histoire terrible de ceux qu'on appelle les enfants sauvages, preuve vraiment hallucinante que l'homme, dans son enfance, peut tout devenir, y compris un animal véritable, un loup par exemple, alors que les animaux ne peuvent jamais

devenir qu'eux-mêmes. Tout cela, on le savait avant l'époque moderne. Mais dans ce constat qui nous semble évident, les hommes n'ont pas toujours déchiffré la vérité centrale de la condition humaine. Ils n'en ont pas toujours tiré l'idée de « devenir », encore moins celle de perfectibilité de l'espèce humaine.

Le surgissement de la nouveauté, dans l'humanité, est une réalité mystérieuse, subtile, difficile à cerner, mais incontestable. La découverte même de cette nouveauté, ou la volonté de cette nouveauté, c'est précisément, nous l'avons vu, ce qui caractérise, pour le meilleur, notre civilisation moderne. Et cette nouveauté passe, entre autres, par le renouvellement des générations. Il est certain que nos successeurs sur cette terre penseront et pensent déjà différemment de nous, sentiront et sentent déjà différemment de nous. Mais la question n'est pas là. Ou plus exactement, toute la question est de savoir comment va se constituer cette différence. Or ce qui est sûr, c'est qu'elle ne survient pas comme une rupture magique. La jeunesse ne nous fournira pas la clé de nos valeurs, et ne nous révélera pas le sens de notre vie.